

11

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

LE CHAHUT ET LA RAISON

En 1917 – à neuf ans – je suis mis en pension au lycée de Constantine ; première année psychologiquement difficile pour un enfant unique sensible et turbulent.

Je deviens chahuteur, peut-être poussé par un esprit de frustration affective parentale et d'indépendance contenue par la discipline.

Je resterai pensionnaire jusqu'en seconde, puis demi-pensionnaire – chez mes parents venus habiter la ville – jusqu'à mon bac, en 1927.

A la fin de la quatrième, je suis un chef de bande pour le

chahut ; je ne vois mes parents qu'aux vacances toujours amputées de la punition maximale de quatre jours.

La mutation de mon comportement apparaît à partir de la troisième, au grand soulagement du proviseur.

Elle relève de plusieurs sources : l'étude du violon à laquelle je consacre mes deux heures de récréations journalières, la pratique de l'escrime, et la prise de conscience de la notion de raison et de responsabilité, provoquée par mon professeur d'Histoire, Fernand Braudel.

Il a été le révélateur d'un nouveau comportement. J'ai été fasciné par l'enthousiasme cognitif et communicatif de cet homme avec qui j'ai entretenu, bien plus tard, une relation que ce grand historien – cofondateur des "Annales", enseignant la Nouvelle Histoire à la Sorbonne et au Collège de France, académicien – a bien voulu qualifier d'affectueuse.

A partir de la seconde, je suis très gâté par mes parents. Je pars seul en vacances à l'étranger. A cette époque, je n'ai aucun projet d'avenir personnel, sinon de faire des études supérieures avant de suivre la voie familiale de l'agriculture sur les Hauts-Plateaux constantinois, et de devenir officier de réserve.

J'avais découvert, au lycée, la joie du pouvoir et de la connaissance.

Charles CLARAC

● QUESTION ! Qui saurait dire le nom de la doyenne des anciennes du lycée Laveran ?



Ce potache de 1923 - matricule de pensionnaire 308 - est notre nouveau doyen. Charles Clarac, né à Bir el Arch-Navarin en 1908. Il était alors en classe de troisième. Comme il le rapporte dans l'article ci-contre (extrait de son livre " Conséquences de l'ignorance et de la manipulation des Français sur l'Islam ", Lacour éditeur à Nîmes), c'était, pour lui, le temps d'une sage mutation due, pour une bonne part, à l'influence de son professeur d'histoire Fernand Braudel, futur académicien français.

COMMENT LES BONS... CONTES DE NOEL FONT LES BONS AMIS

L'an passé, notre bon ami Gaston Fiorini nous a fait frissonner, puis sourire, avec son " Noël d'un étudiant pauvre ".

Son histoire a fait resurgir dans ma mémoire un autre Noël dont je porte la marque depuis plus de six décennies, et qui mérite peut-être d'être raconté, aussi, avant qu'il ne soit trop tard.

Tout jeune professeur débutant au lycée de garçons de Constantine (qui ne s'appelait pas encore "Aumale") je reçus, un jour – c'était au commencement de l'année scolaire 30-31 – une demande du père d'un futur élève qui désirait que j'amortisse, par anticipation, le redoutable choc du germaniste en herbe contre les monstres de la grammaire allemande.

Autrement dit, il voulait que je lui envoie des leçons d'initiation par correspondance.

Quand on choisit l'enseignement, on est forcément un individu du type " serviable et dévoué " comme – d'après certains sociologues – les pédiatres, les coiffeurs, les prêtres et autres secrétaires de mairie. Je ne pouvais donc qu'accepter, à nos risques et périls réciproques.

Restait la question de mes honoraires.

De ma toute récente adolescence, quelques réminiscences survivaient dans mon subconscient.

Mon unité monétaire d'alors avait été la boîte de sardines à laquelle j'avais droit uniquement lorsque je partais en excursion dans les Vosges, à peu près équivalente à la boîte de petits pois réservée aux repas du dimanche, soit environ un franc pièce.

Cinq de tels délices, d'un coup, quelle aubaine ! Mon salaire fut donc fixé à 5 F la leçon.

Je me lançais aussitôt, avec toute ma fraîche ardeur, dans la fabrication... pardon : la conceptualisation de mon premier feuillet.

Rouge et noir, il était : comme le roman.

Je n'avais aucune " formation pédagogique ". Je n'en ai d'ailleurs jamais eu : l'enseignement des petits n'est-il pas dans la nature des adultes... comme dans celle de tous les êtres vivants ?

Qui a appris aux papas cigognes (il y en avait, encore des vraies dans mon Alsace natale) la bonne méthode (1) pour montrer aux cigognaux

comment s'élancer dans le vide, attraper grenouilles, serpents et petits poissons ?

Et comment peut-on avoir été potache pendant dix ans sans avoir observé, in situ, tous les tempéraments d'enseignant, leurs trucs et leurs tics ?

Le savant anthropologue américain N. Toth écrit : " Les jeunes chimpanzés deviennent habiles en imitant leurs aînés ".

● Suite pages centrales

1. Toujours la même, car - même chez La Fontaine - il n'y a pas de ministre de l'Education nationale chez les cigognes, donc pas de " réformes ".



L'arrivée de ce numéro 11 des "Bahuts du Rhumel" annonce qu'il est temps de renouveler votre cotisation annuelle. Merci d'adresser rapidement vos 100 francs à notre trésorier - et à lui seul - Louis Cartoux, 190, av. Marc-Sangnier 83110 Sanary. Oui ! merci de votre promptitude !

100 FRANCS

DE BELLE VUE A LAVERAN A PIED ET EN ROADSTER

Nous habitons Bellevue Inférieur. Pour aller au lycée, j'aurais pu prendre le trolleybus qui s'arrêtait juste devant notre maison, mais je préférerais partir à pied.

Dès sept heures trente du matin, j'étais en route. Il fallait vingt minutes sans traîner.

Quand j'étais en sixième-cinquième, je passais, presque tous les jours, chercher une amie, rue Jules-Ferry; malheureusement, la plupart du temps elle n'était pas présente.

"Dépêche - toi, Lucette, nous serons en retard !"

Alors - pour le rattraper, ce retard - nous courions. Nous courions tout le long du boulevard du 3^e Groupe d'Artillerie, jusqu'à la place Lamoricière, puis le long du square Valée.

En arrivant place de la Brèche, j'avais un point de côté et je ralentissais. Lucette continuait de courir en descendant la rue Nationale, très encombrée, au risque de se faire écraser. Et elle était déjà au premier étage lorsque je franchissais à peine le portail d'entrée du lycée.

Je montais au plus vite l'escalier de marbre brillant, au haut duquel se tenait une surveillante - Mlle Dussaut ou Mlle Casana - qui me gratifiait de quelques mauvaises notes de conduite pour sanctionner mon retard.

Je disais à Lucette **"Je ne viendrai plus te chercher"**, mais j'y allais quand même, d'autant plus que son père - professeur à la Médersa - nous emmenait souvent, l'après-midi, dans sa petite voiture roadster.

Lucette s'y mettait devant, à côté de son père, et je montais derrière, souvent avec Madeleine, une camarade. Nous étions serrés dans ce petit spider, mais on allait plus vite et sans fatigue.

J'avais seulement un peu honte, en arrivant au niveau de la Poste, parce que je croyais que tous les garçons nous regardaient et se moquaient de nous.

Pour descendre, nous devions sauter.

Je n'allais jamais en classe avec mes frères et ma sœur qui avaient leurs propres camarades, mais - quelquefois - avec mon père. Il avait toujours quelque chose d'intéressant à me raconter pendant le trajet; mais, là encore, je devais courir pour rester à sa hauteur car il marchait très vite.

Ce que préférerais, c'était le samedi, lorsque - dans les grandes classes - nous n'avions cours que de trois à quatre heures.

Là, alors, je ne me pressais pas. Je passais par le haut: boulevard Pasteur, clinique Oulier, gendarmerie, place de la Pyramide, puis le chemin habituel.

De la rue longeant le 67^e d'Artillerie, en bas, la vue était très belle, plongeant sur le pont de Sidi Rached et le quartier arabe. Je prenais un moment pour m'en remplir les yeux.

J'avais le temps de faire un tour aux "Grands Magasins du Globe", rue Caraman. J'admirais les vitrines. J'entraîs, je flânaï entre les rayons pour regarder les robes, le beau linge, la vaisselle, les jouets.

Je descendais par l'escalier intérieur, pour me retrouver rue Casanova puis rue Nationale... mais sans avoir rien acheté car je n'avais pas d'argent.

Y. B.M.



COMMENT LES BONS... CONTES D

● Suite de la page 1

L'opinion publique ne se trompe pas: le bon prof. est celui qui a SA méthode, efficace, et de son crû.

Ô élèves de M. Loup, vous voyez ce que je veux dire!

Je me rendis bientôt compte de mes limites

On peut admettre que "eu" et "äu" se prononcent comme "oeil". Difficile à croire, mais vrai.

Mais un enfant de 9 ou 10 ans - même à cette époque où il y avait moins d'analphabètes que maintenant - a besoin de la présence physique et de la voix du maître.

Pour pallier mon insuffisance, j'eus donc recours à toute sorte de stratagèmes. Aux couleurs, j'ajoutai la variété dans les traits, etc... C'était de l'art!

Depuis lors, j'ai toujours imploré le ciel de m'épargner pareille épreuve, mais ce qui devait arriver, arriva: l'éditeur pour lequel j'ai bossé (et qui a fait faillite) était friand précisément de cours d'initiation par correspondance.

Heureusement, il y a des magnétophones et des compacts disques de nos jours...

Et Noël dans tout cela? Patience, j'y arrive.

Nous sommes dans le parloir du lycée. C'est la débâdage, de la veille de Noël, au milieu des couffins dont émergent des têtes de dinde,

parmi les boîtes de chocolat et de marrons glacés - cadeaux de parents heureux de récupérer leur progéniture et de constater qu'elle est en bon état physique et moral.

Mon cœur se serre encore aujourd'hui quand je pense à ces pauvres bouts-de-choux de petits internes.

Nous sommes aussi un an plus tard maintenant, en 31-32.

Entre-temps, mon petit cobaye a intégré le lycée. Il est là, avec sa grand-mère.

Question: "Vous avez de la famille ici?"

"- Eh! non, sauf ma femme"

"- Qu'est-ce que vous avez prévu pour les fêtes?"

"- Heu, prévu? Rien!"

"- Alors, venez passer Noël chez nous, à Guelma. Je vous embarque tous les deux"

Il en avait été question auparavant, c'est vrai, mais nous avions pris cela pour paroles verbales de méridionaux.

Conciliabule entre ma femme et moi, un peu abasourdis que nous étions.

Acceptation un peu gênée et un tantinet appréhensive. Mais nous étions plutôt du genre spontané.

Et, après tout, n'étions-nous pas venus en Algérie par goût de l'aventure? Je suppose qu'avant "d'embarquer" nous sommes allés à la maison prendre nos brosses à

dents et nos pyjamas, mais ce détail ne s'est pas gravé dans ma mémoire.

Et nous voilà partis, "fonçant" dans la nuit noire, tous les cinq: le chauffeur, la grand-mère, le petit garçon et nous deux... charge maximale pour la petite Peugeot 201.

Vaillamment, elle escaladait les côtes, arrivant au sommet à bout de souffle, parfois nous causant quelque angoisse.

Il faisait froid dehors - les voitures n'avaient pas encore de chauffage - mais serrés comme nous l'étions, nous ne le sentions pas.

Le voyage nous sembla long, mais à l'arrivée ce fut l'éblouissement: une salle à manger qui nous parut immense, étincillante de porcelaine et d'argent, sous un énorme lustre de cristal; et, au fond, une cheminée monumentale où craquait et halelait joyeusement un grand brasier de fête.

Personne ne semblait surpris par notre arrivée impromptu.

Le maître de maison était encore jeune (moins que nous toutefois), mais malheureusement déjà veuf.

Sa sœur Josette suppléait l'épouse absente. En bonne Corse, elle avait sacrifié des études prometteuses.

Outre mon élève, il y avait un deuxième garçon à peu près du même âge.

Tout le monde était - bien



Des travaux pratiques de physique et de chimie dans la cour de récréation !... Alors, ça, les Anciens, chapeau ! Comme on dit aujourd'hui : il fallait le faire ! Cela date — évidemment — d'avant la Grande Guerre, en pleine Belle Epoque. Au temps où l'on faisait de la "manip" sur des tables mobiles, faciles à transporter, et non sur les "paillasse" fixes, en ciment recouvert de carreaux blancs, aux éviers munis du tout-à-l'égout, que nous avons connus. (Document transmis par notre camarade Robert Soubillard).

COMMENT LES BONS... CONTES DE NOËL FONT LES BONS AMIS

parmi les boîtes de chocolat et de marrons glacés — cadeaux de parents heureux de récupérer leur progéniture et de constater qu'elle est en bon état physique et moral.

Mon cœur se serre encore aujourd'hui quand je pense à ces pauvres bouts-de-choux de petits internes.

Nous sommes aussi un an plus tard maintenant, en 31-32.

Entre-temps, mon petit cobaye a intégré le lycée. Il est là, avec sa grand-mère.

Question : "Vous avez de la famille ici ?"

"- Eh ! non, sauf ma femme"

"- Qu'est-ce que vous avez prévu pour les fêtes ?"

"- Heu, prévu ? Rien !"

"- Alors, venez passer Noël chez nous, à Guelma. Je vous embarque tous les deux"

Il en avait été question auparavant, c'est vrai, mais nous avions pris cela pour paroles verbales de méridionaux.

Conciliabule entre ma femme et moi, un peu abasourdis que nous étions.

Acception un peu gênée et un tantinet appréhensive. Mais nous étions plutôt du genre spontané.

Et, après tout, n'étions-nous pas venus en Algérie par goût de l'aventure ? Je suppose qu'avant "d'embarquer" nous sommes allés à la maison prendre nos brosses à

dents et nos pyjamas, mais ce détail ne s'est pas gravé dans ma mémoire.

Et nous voilà partis, "fonçant" dans la nuit noire, tous les cinq : le chauffeur, la grand-mère, le petit garçon et nous deux... charge maximale pour la petite Peugeot 201.

Vaillamment, elle escaladait les côtes, arrivant au sommet à bout de souffle, parfois nous causant quelque angoisse.

Il faisait froid dehors — les voitures n'avaient pas encore de chauffage — mais serrés comme nous l'étions, nous ne le sentions pas.

Le voyage nous sembla long, mais à l'arrivée ce fut l'éblouissement : une salle à manger qui nous parut immense, étincillante de porcelaine et d'argent, sous un énorme lustre de cristal ; et, au fond, une cheminée monumentale où craquait et hale-tait joyeusement un grand brasier de fête.

Personne ne semblait surpris par notre arrivée impromptu.

Le maître de maison était encore jeune (moins que nous toutefois), mais malheureusement déjà veuf.

Sa soeur Josette suppléait l'épouse absente. En bonne Corse, elle avait sacrifié des études prometteuses.

Outre mon élève, il y avait un deuxième garçon à peu près du même âge.

Tout le monde était — bien

entendu — de type méditerranéen, mais attention ! cette expression n'avait pas encore le sens qu'elle a maintenant.

La grand-mère, ancienne institutrice, se révéla une cuisinière hors pair, ce qui ne l'empêchait pas de surveiller la cheminée.

Le chef de famille, l'homme au grand cœur qui nous avait invités, était le pharmacien de l'endroit. Tout franc-maçon qu'il fût (confiance suprême) il n'en pratiquait pas moins la charité chrétienne. Au fond, l'un est-il si incompatible avec l'autre ? Il oubliait de faire payer le client indigène (2) qui manquait de "douros".

Bref, nous festoyions avec entrain, sans être bien sûrs que nous n'étions pas victimes d'un rêve ou d'une hallucination : entre le parloir du lycée et cette soirée, il n'y avait eu que la nuit sans lune, aucun repère permettant de se situer dans l'espace.

Nous supposant affamés, nos hôtes avaient interverti le réveillon et la messe de minuit... *primum vivere* !

Effectivement, notre appétit — aiguisé par le voyage nocturne — fit bon accueil aux huîtres et à la langouste découpée dans sa carcasse, au foie gras rapporté de Bône.

Je ne me souviens plus si la dinde traditionnelle était au rendez-vous. Sûrement que oui.

Champagne !

Ce fut grandiose... en toute simplicité.

Ce qui me reste aussi en mémoire, c'est l'impression étrange, irréaliste qui m'envahit, une fois couché dans le lit du "cozy-corner" alors à la mode, avec des photos d'inconnu(e)s au mur, au-dessus de moi... d'une ambiance chargée de secrets. Il me semblait vivre la vie d'un autre.

Mystère de nuit de Noël.

Le lendemain matin, temps frais et sec, mais ensoleillé.

Dégrisement. Notre hôte étant aussi archéologue, nous emmena visiter le musée.

Il y avait là — entre autres — un énorme bloc métallique formé par des milliers de pièces de monnaie romaines agglutinées, soudées, et trouvées au fond d'un puits.

Les Romains avaient l'habitude de creuser de ces puits autour de leurs camps et d'y jeter la caisse du régiment en cas de fuite précipitée.

Ils ignoraient encore la "monnaie scripturale" les pauvres.

Nous apprîmes que DMS sur une pierre tombale signifie "dis manibus sacrum".

Tel fut donc ce mémorable Noël 1931, pour un couple de jeunes profs du lycée de Constantine, complètement dépayés mais enchantés.

Inutile d'ajouter qu'une

solid
aujo
inter
nant
man
A
diffé
Bien
prés
Je
n'ay
angl
d'am
tir c
quan
son
D
rait-
dieu
n'êtr
l'am
Ca
l'ave
ni...
R
2.
pays

LES DEUX MARCEL JEANJEAN



Des travaux pratiques de physique et de chimie dans la cour de récréation !... Alors, ça, les Anciens, chapeau ! Comme on dit aujourd'hui : il fallait le faire ! Cela date — évidemment — d'avant la Grande Guerre, en pleine Belle Epoque. Au temps où l'on faisait de la "manip" sur des tables mobiles, faciles à transporter, et non sur les "paillasses" fixes, en ciment recouvert de carreaux blancs, aux évieris munis de tout-à-l'égout, que nous avons connues. (Document transmis par notre camarade Robert Soubillard).

Pour utiliser le jargon à la mode, je dois dire que la photographie de classe parue dans le numéro 6 des "Bahuts du Rhumel" m'interpelle.

En effet, si cette classe compte parmi ses élèves Marcel Jeanjean, elle doit aussi compter mon père, Lucien Bel : il était entré au lycée en octobre 1905, comme pensionnaire de sixième.

Il se trouve que ni ma sœur, ni mon frère, ni notre unique cousin germain, ni moi-même ne possédons une seule photo de lui datant de cette époque. La plus ancienne en notre possession a été prise vraisemblablement en 1915, en France ; il a, alors, dix ans de plus. Néanmoins, je pense que c'est l'élève assis au bout du banc, à droite de la photo, au second rang.

Mais tout cela ne présenterait qu'un intérêt familial si ce cliché ne faisait revenir à ma mémoire une histoire que notre père nous a racontée.

En fait, sur cette photo, si la classe est complète, il ne doit pas se trouver UN "Marcel Jeanjean", mais bien DEUX.

Et voici comment.

A la rentrée d'octobre 1905, parmi tous les petits nouveaux de sixième, se trouvait un Marcel Jeanjean, originaire — je crois me souvenir — de Châteaudun du Rhummel ou de quelque part par là. Et, l'année suivante, un autre Marcel Jeanjean — le déjà-dessinateur, lui — originaire de l'est Constantinois, est arrivé au lycée de Constantine.

Aussi, lorsque, le premier vendredi soir après la rentrée, le Censeur est venu en étude procéder à la cérémonie de la lecture des notes obtenues, il y eut un quiproquo, suivi d'un fou-rire général.

Le Censeur eut vite fait de ramener le calme, et décida que, dorénavant, il faudrait trouver un moyen infailible de distinguer l'un et l'autre Marcel Jeanjean.

Puisqu'on connaissait l'un des deux sous ce nom depuis déjà un an, à partir de ce jour et jusqu'à la fin de sa présence au lycée, l'autre — le nouveau : notre dessinateur — serait appelé, par convention de manœuvre, "Jeanjean Joseph".

Et c'est ce qui fut fait, au moins tant que mon père resta élève à Constantine, donc jusqu'en juin 1912.

Alors, qu'on se le dise, et au travail ! Ce n'est pas un Marcel Jeanjean qu'il faut identifier, mais deux !

Mon père n'eut plus de nouvelles de Marcel Jeanjean... Joseph pendant les deux années qu'il passa en "taupe", au grand lycée d'Alger.

Ils se retrouvèrent un soir, fin 1918, en permission.

Papa était sous-lieutenant d'artillerie, et Marcel-Joseph sous-officier d'aéronautique (on ne disait pas encore aviation).

Pour venir du terrain où était installée l'escadrille à laquelle il appartenait — je crois me souvenir que c'était celle des Sioux, même groupe que celle des Cigognes — il avait trouvé plus simple d'emprunter une automobile.

Leur retour à l'hôtel, à vive allure, à l'heure du laitier, se termina par une rencontre brutale avec un coin de trottoir, tant et si bien que la voiture se retrouva couchée sur le côté, mais sans autre casse, m'assura-t-on.

Maurice BEL.

S DE NOËL FONT LES BONS AMIS

entendu — de type méditerranéen, mais attention ! cette expression n'avait pas encore le sens qu'elle a maintenant.

La grand-mère, ancienne institutrice, se révéla une cuisinière hors pair, ce qui ne l'empêchait pas de surveiller la cheminée.

Le chef de famille, l'homme au grand cœur qui nous avait invités, était le pharmacien de l'endroit. Tout franc-maçon qu'il fût (confiance suprême) il n'en pratiquait pas moins la charité chrétienne. Au fond, l'un est-il si incompatible avec l'autre ? Il oubliait de faire payer le client indigène (2) qui manquait de "douros".

Bref, nous festoyions avec entrain, sans être bien sûrs que nous n'étions pas victimes d'un rêve ou d'une hallucination : entre le parloir du lycée et cette soirée, il n'y avait eu que la nuit sans lune, aucun repère permettant de se situer dans l'espace.

Nous supposant affamés, nos hôtes avaient interverti le réveillon et la messe de minuit... primum vivere !

Effectivement, notre apéritif — aiguisé par le voyage nocturne — fit bon accueil aux huîtres et à la langouste découpée dans sa carcasse, au foie gras rapporté de Bône.

Je ne me souviens plus si la dinde traditionnelle était au rendez-vous. Sûrement que oui.

Champagne !

Ce fut grandiose... en toute simplicité.

Ce qui me reste aussi en mémoire, c'est l'impression étrange, irréaliste que m'envahit, une fois couché dans le lit du "cozy-corner" alors à la mode, avec des photos d'inconnu(e)s au mur, au-dessus de moi... d'une ambiance chargée de secrets. Il me semblait vivre la vie d'un autre.

Mystère de nuit de Noël.

Le lendemain matin, temps frais et sec, mais ensoleillé.

Dégrisement. Notre hôte étant aussi archéologue, nous emmena visiter le musée.

Il y avait là — entre autres — un énorme bloc métallique formé par des milliers de pièces de monnaie romaines agglutinées, soudées, et trouvées au fond d'un puits.

Les Romains avaient l'habitude de creuser de ces puits autour de leurs camps et d'y jeter la caisse du régiment en cas de fuite précipitée.

Ils ignoraient encore la "monnaie scripturale" les pauvres.

Nous apprîmes que DMS sur une pierre tombale signifie "dis manibus sacrum".

Tel fut donc ce mémorable Noël 1931, pour un couple de jeunes profs du lycée de Constantine, complètement dépaysés mais enchantés.

Inutile d'ajouter qu'une



solide amitié naquit et lie, aujourd'hui encore, le petit interne et son ancien (maintenant aussi vieux) prof d'allemand.

Avec le temps — 63 ans — la différence d'âge s'estompe. Bien entendu, on se tutoie à présent.

Je regrette seulement, n'ayant jamais joué que du triangle dans nos orchestres d'amateurs, de ne pas ressentir ce que je devrais ressentir quand mon ami fait chanter son violoncelle.

D'ailleurs, comment pourrait-il — avec un nom mélodieux et calin comme le sien — n'être pas musicien dans l'âme ?

Car il s'appelle — vous l'avez deviné — Gaston Fiorini...

Robert HARTZ

2. Espèce qui peuplait jadis le pays, mais maintenant éteinte.

les bahuts du rhumel

- Michel Sadeler
Le Chanocaux III
boulevard de Paris
83200 Toulon
Tél. 94.24.39.12.
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31
- TRÉSORIER
Louis Cartoux
190, avenue Marc-Sangnier
83110 Sanary-sur-Mer

DANS VOTRE COURRIER

● Jacques ARTHAUD

L'impossible s'est produit, l'improbable s'est réalisé, le miracle a eu lieu ! Grâce aux " Bahuts du Rhumel ", j'ai retrouvé Nadia Ferrier. Comme prévu, elle ne se souvient pas de moi, mais mon nom lui dit tout de même quelque chose. Je lui écris une longue lettre pour raviver ses souvenirs, espérant la compter bientôt au nombre de nos amis. Un grand merci, donc, aux anciens élèves et au bulletin de l'association !

La lecture du numéro 10 des " Bahuts du Rhumel " a déclenché en moi quelques reminiscences :

M. Marcel Martin et les " preuves de l'existence de Dieu ", avec des petit a, petit b, petit c... jusqu'à épuisement du z...

- M'sieu l y a plus de lettres l

- Mettez des lettres grecques !...

Ce pauvre M. Aubertie - que je n'ai eu que quelques heures, en " deuxième ", je crois - nous avait fourni tant d'indications pour un thème latin, que nous n'avions plus eu qu'à les mettre bout à bout pour paraphraser une excellente traduction. Je ne me rappelle pas quelles avaient été les notes extrêmes.

Quant à M. Hauvet, j'étais scandalisé par ces chahuts stupides qu'il semblait provoquer et retourner à l'expéditeur.

Ainsi, un condisciple fort laid lui demanda, en pleine classe, si l'homme descendait vraiment du singe.

J'entends textuellement sa réponse : " Mon p'tit, quand je te regarde, je commence à le croire ! "...

C'est lui qui a été le premier à m'aider quand j'ai eu la prétention de développer moi-même mes photos... Dommage qu'il ne puisse pas voir les milliers de clichés - de sciences naturelles - qui font mon (naïf) orgueil...

Un post-scriptum, pour faire part de la naissance de notre dixième petit-fils : Benoît, chez mon fils aîné Jean-Michel, médecin principal de la Marine à Lorient, où il rejoint Marie, Yves, Pierre, Matthieu, Jean-Baptiste et Marc.

● Marjan MONTI

Les articles sur Lamoricière m'amènent à vous donner quelques renseignements complémentaires.

A Nantes, la cathédrale Saint-Pierre - la plus belle cathédrale restaurée de

France depuis 1985 (après le gigantesque incendie de janvier 1972) - renferme un cénotaphe élevé à la mémoire du général, héros de la conquête de l'Algérie et commandant des zouaves pontificaux.

Edifié dans le transept, il est l'œuvre du sculpteur Paul Dubois et fut réalisé en 1879 ; il est entouré de quatre statues de bronze qui représentent la Force, la Charité, l'Espérance et la Science.

● D' CANCE

Dans votre numéro 10, vous annoncez la disparition, en février, de votre doyen Gaston Derrieu, dans sa quatre-vingt-quinzième année. Son épouse l'a suivi de quelques mois (juin 95). Entre temps, une petite Justine était venue égayer le foyer de leurs enfants, Pierre et Régine Cance née Derrieu.

● D' Marcel POUGET

La Frelonnerie
37270 Montlouis-sur-Loire
Auteur de " Géographie et habitat du Maghreb ", anthologie encyclopédique de mots et expressions en usage en Afrique du Nord, je l'offre à vos lecteurs qui pourraient être intéressés par cette étude.

(N.D.L.R. - Joindre 8 francs en timbre pour frais d'expédition).

● Père DUVOLLET

Collège Saint-Georges
70000 Vesoul
Je viens d'éditer le XVII^e volume de ma collection " Afrique du Nord ", comprenant 256 pages et 600 photos. Tiré à 2 300 exemplaires, il est vendu 85 francs.



OUI ! VOUS AVEZ BIEN LU !

et vous n'avez pas la berlu. Mais vous ne reconnaissez pas les lieux, et pour cause. Nos amis Moreau ont été surpris, eux aussi, de découvrir cette plaque de signalisation située au carrefour de la Nationale 18 (Etain-Longwy) et de la départementale 66 filant vers Anancy et Pierrepont. De vieux Rocher, point ; non plus que de Rhumel, mais un lieu-dit qui se pare d'un nom toujours familier à nos oreilles et à notre cœur, devant lequel Nicole Moreau née Delmée a tenu à prendre la pose. Question : les responsables de notre association envisagent-ils une symbolique assemblée générale dans ce Constantine meurthémozellan ?

LES ÉMOIS DE L'ADOLESCENCE

Si Guy Roque a " chanté " l'infirmerie de notre vieux bahut, il ne l'a vue qu'avec des yeux d'externe (1) ; à moi, aujourd'hui, de dire ce qu'elle fut pour l'interne que j'étais.

J'en ai gardé le souvenir d'un refuge confortable, un havre de paix où nous échappions au rythme monotone de la vie quotidienne et à la surveillance tatillonne des maîtres d'internat... Livrés seulement à la garde presque maternelle de Mme Alvado, et aux soins d'un infirmier revêche dont j'ai oublié le nom.

Les locaux, impeccablement propres, douillets, comprenaient un dortoir au milieu duquel mijotaient en permanence, sur le poêle à bois, des brocs de tisane de réglisse.

Au fond de la galerie, les contagieux disposaient de chambres d'isolement où j'ai eu l'avantage de passer une dizaine de jours pendant lesquels j'ai dévoré toute une pile de " Lectures pour tous ".

— Infirmerie ! C'était l'appel que lançait un surveillant, à l'entrée de toutes les " études ", vers midi moins le quart, pour rassem-

bler tous les " abonnés " à une prise régulière de médicaments. C'était, la plupart du temps, la sempiternelle et écoeurante huile de foie de morue ou le glycérophosphate de chaux du D' Pinard... Lequel d'entre nous n'en a pas ingurgité quelques flacons ?

Là, également, se passait la visite médicale annuelle, avec prise de mensurations et auscultation, que pratiquait — si ma mémoire est fidèle — le docteur Cattoir.

Je me souviens également que, durant la " troisième " ou la " seconde ", est arrivé dans notre classe un jeune garçon, fils d'officier de la garnison, dont nous avons vite découvert qu'il avait une soeur, un peu plus âgée que lui, fort jolie jeune fille...

Et, curieusement, à la visite médicale suivante, elle accompagna - sans doute à titre de secrétaire - le médecin qui remplaçait le D' Cattoir.

Examen habituel, donc ; mais, cette année-là — changement oblige — nous passions un par un, nus comme Adam, dans une petite pièce où se trouvaient seulement un bureau sur lequel la secrétaire notait les observa-

tions que lui dictait le médecin, et, face à elle, un canapé de moleskine noire sur lequel nous nous allongions pour palpation de l'abdomen, à la recherche de quelque hernie débutante ou testicule balladeur.

C'était déjà une situation très inconfortable.

Mon tour arrive. Me voilà allongé face à cette jeune secrétaire, lorsque — à ce moment précis, et comble de malheur — quelques coups discrets sont frappés à la porte et la tête de Mme Alvado, dans l'entrebaillement, susure : " Docteur, on vous demande "...

J'ai alors passé quelques longues et épouvantables minutes, blême, figé par la honte, les yeux au plafond et souhaitant ardemment que les yeux d'en face oublient ma présence.

Je peux vous dire, moi, que les fameux émois de l'adolescence ne sont pas toujours triomphants.

Mais je garde, tout de même, un souvenir attendri de " notre " infirmerie.

J. F.

1. Voir " Une infirmière peut en cacher une autre ", page 7 du numéro 7 des " Bahuts du Rhumel ".

SIX PAGES...

A la demande de plusieurs camarades, " Les Bahuts du Rhumel " font - à partir de ce numéro 11 - un essai de parution trois fois par an au lieu de deux : en janvier, mai et septembre.

Et sur six pages au lieu de huit. Ce qui, en une année, donnera 18 pages au lieu de 16.

C'est un surcroît de labeur pour les responsables de la parution ; aussi, espèrent-ils que ceux qui - jusqu'à ce jour - n'ont pas encore fait montre de leur talent à raconter leurs souvenirs des bahuts, mettront enfin la main à la pâte, ne serait-ce qu'en envoyant quelques lignes.

Merci, d'avance, à tous, chacun et... chacune.

M. PAUL MARTIN

Comme nous l'avons rapidement dit dans notre dernier numéro, M. Paul Martin est décédé à Toulon, au début de cette année 1995.

C'est à Dra el Mixan (Haute-Kabylie), qu'était né, le 6 juillet 1906, notre ancien professeur puis censeur au lycée de garçons de Constantine.

Après avoir grandi, avec ses six sœurs et frères, à Bida, il est répétiteur au lycée Ben Aknoun d'Alger, pour payer ses études en faculté.

Licencié en Histoire et géographie en 1928, il enseigne d'abord en Moselle, à Sarreguemines puis à Dieux, tout en préparant l'agrégation à la faculté de Strasbourg.

Il se marie en 1930.

Deux fois bi-admissible, il exerce encore à Rombas avant d'être nommé au lycée de Constantine.

Il y est mobilisé à la déclaration de guerre, puis rappelé sous les drapeaux pour combattre en Tunisie, avant d'être libéré, en 1943, comme père de trois enfants.

Il reprend son poste au lycée ; outre l'Histoire et la géographie, il enseigne aussi le latin.

En 1945, après un stage de trois mois au lycée Gauthier d'Alger, il regagne le lycée d'Aumale comme censeur des études, sept ans durant, sous les proviseurs Colin, Lachasse, Daumas et Joire.

Nommé proviseur en 1952, il occupe son premier poste à Philippeville, au lycée de garçons Dominique-Luciani. En 1962, il est placé, par le Recteur, à la tête du lycée Emile-Maupassant devenu lycée franco-algérien.

Dans tous les postes qu'il occupe, son sens de la discipline, son entière disponibilité au service de l'établissement, ainsi qu'une grande compréhension des problèmes des autres le font apprécier de ses supérieurs, de ses collègues et de ses élèves dont certains lui ont encore adressé leurs vœux pour la nouvelle année 1995.



De retour en France en 1964, il est proviseur à Roanne puis à Saint-Raphaël où il prend sa retraite en 1967.

Chevalier de l'ordre national du Mérite en 1966, il est aussi officier d'Académie (1948), officier de l'Instruction publique (1954) et médaillé d'honneur de l'Education physique et des sports.

Heureux retraité, il a bénéficié d'une vieillesse tranquille au Mourillon, à Toulon, où il s'est brusquement éteint le 15 janvier 1995.

A Mme Martin, à ses filles Renée, Pierrette et Paulette — anciennes lycéennes de Laveran — à tous ses proches, nous redisons notre compassion et renouvelons nos condoléances émues.

BAVARDAGES

Cette anecdote "scolaire" relative au duc d'Aumale - alors élève du lycée Henri-IV - a été racontée par le recteur Hardy lors du baptême du lycée de garçons de Constantine.

En classe, le fils du roi Louis-Philippe ne cessait de bavarder avec son ami intime, Emile Augier, futur auteur de la comédie "Le Gendre de Monsieur Poirier".

Un jour que leur colloque s'était fait un peu trop flagrant, ils entendirent soudain l'appel énergique du maître :

- Descendez, Henri d'Orléans ! Descendez Augier !
Ils obtempèrent, penauds et un peu inquiets.

- Vous serez donc toujours incorrigibles ?

- Mais monsieur...
- Silence !... Vous finirez comme un de mes anciens élèves... un travailleur, mais bavard lui aussi.

Savez-vous ce qui lui est arrivé ?

- Non monsieur.
- Eh bien je l'ai retrouvé second violon au Théâtre Historique. A la porte !...

Une fois que celle-ci se fut refermée derrière eux, le jeune Augier - qui ne manquait pas d'esprit d'à-propos - murmura, à l'oreille de son camarade :

- Henri, vous qui avez des relations, peut-être deviendrez-vous premier violon !...

COMMENT JE SUIS ENTRÉ (EN RETARD) AU LYCÉE

22 OCTOBRE 1935. J'entre au lycée de garçons de Constantine.

"J'entre" et non pas "je rentre".

Ma rentrée scolaire, je l'ai effectuée, trois semaines plus tôt, au Collège Colonial de Philippeville, en quatrième, dans la classe de M. Beudin, professeur en fin de carrière : un vieil original enveloppé dans une grosse cape de laine grise quelle que soit la saison, et qui distribue des morceaux de chocolat à ses élèves en récompense d'une bonne réponse.

Mais voici que mon père a été nommé à Constantine, de façon inattendue, et qu'il a fallu émigrer dare dare sur le Rocher.

J'entre donc au lycée de garçons de Constantine.

Naïveté de néophyte : j'entre par la porte réservée aux professeurs...

Pour la première et dernière fois... C'est ce que me laisse vite entendre le concierge - "rufus" Orsini - surgi de sa loge pour m'intimer son

oukase et m'expédier vers le secrétariat de monsieur le Proviseur, au premier étage.

Traversé le hall tapissé de plaques honorant les tués de la Grande Guerre, voici la cour principale où - seul - déambule un claudiquant garçon de service en tablier bleu, traînant un mélancolique balai de sorgho passablement effrangé.

A droite, au bout de la galerie, l'escalier clair-obscur fleurit l'humidité, le chlore et le phénol. Je le monte à pas comptés, jusqu'au Saint des Saints mystérieux, derrière sa porte calfeutrée, sur chaque face, d'un matelas de moleskine noire généreusement cloutée. A hauteur d'yeux, un petit rectangle peut s'éclairer pour qu'on y lise le mot "Entrez".

En vis à vis, la porte du secrétariat est béante.

Mme Mérieux - toute menue sous sa vaporeuse et grisonnante chevelure - me reçoit, examine mon livret scolaire philippevillois, note mon Etat-civil et, d'une écri-

ture appliquée, rédige un "mot" qui m'affecte en quatrième AA... classe diamétralement opposée à son secrétariat, dans le quadrilatère entourant la cour du "grand" lycée.

Nouvelle naïveté de ma part : au lieu de filer tout droit, en passant devant la classe de philosophie d'où sort la voix de M. Stanislas Devaud, je traverse la terrasse réservée aux exclusives déambulations professorales.

A peine ai-je franchi ce "no pupil's land" que je me trouve nez à nez - si l'on peut dire - avec un râclément de gorge émis par un petit homme replet, à cravate papillon et lunettes cerclées d'or, qui me fusille à brûle-pourpoint d'itératifs "D'où sortez-vous ? Votre veste ? Votre cravate ? Votre tablier ?"

Je parviens à balbutier que j'arrive d'un collège où sont tolérés avant-bras nus et chemisettes à col Danton...

M. Plazy - j'apprendrai, par la suite, que mon interlocuteur est le fameux Jujube,

surveillant général de son état et grand arpenteur de galeries à longueur de journée - M. Plazy, donc, veut bien me reconnaître - "pour cette fois !" - non coupable.

Mais il ajoute : "Vous êtes, ainsi, comme nu ! Mieux vaut ne pas encore entrer en classe dans cet appareil. Présentez-vous d'abord à moi, correctement vêtu, cet après-midi à deux heures moins cinq".

A l'heure dite, boudiné dans un sarrau noir sentant encore la naphthaline dont il vient d'être tiré, cravaté de frais comme un convict de western, je me présente à Jujube.

Sans faire de commentaire, il me désigne, du doigt, la cour de récréation d'où monte le brouhaha de centaines de voix.

Sagement, je vais rejoindre la masse du vulgum pecus lycéen et m'y fonde pour plus de deux mille jours.

C'était il y a plus de vingt mille jours...

J. B.

RAJEUNIR DE 50 ANS EN QUELQUES HEURES

● Faire ses valises pour trois jours, et se mettre en route vers... disons Avignon. Tiens ! pourquoi pas ?...

● Savourer, en chemin, l'azur du ciel provençal et la tiédeur automnale d'un soleil qui remet la nostalgie au goût de certain lointain La-Bas...

● Essayer — un conseil ! — d'éviter la proximité d'espéaires assises parlementaires afin de ne pas buter sur des barrières métalliques galvanisées et... plusieurs archipels de C.R.S. omniprésents...

● S'engouffrer dans le hall d'un hôtel Mercure, et snober, au passage, le gros panier de bonbons joutant l'hôtesse d'accueil : on vient là pour se rajeunir, pas pour retomber en enfance...

● Avoir l'astuce d'être bien en avance. Se régaler, alors, de voir arriver, un par un, ces visages qui ont fait des plis à leur jupe ou usé leurs fonds de culotte sur les mêmes bancs de bahut que soi... prêts à désencombrer, de mille souvenirs, le grenier de leur mémoire...

● Récréation ! Un jeu d'adresse à pratiquer individuellement ou collectivement : jeu de la carte magnétique lieu tenant de clé — sésame taquin et capricieux — dont il faut obtenir qu'elle donne le feu vert à l'ouverture d'une chambre climatisée. On ne gagne pas à tous les coups...

● Retrouver une ambiance de réfectoire au repas du soir, dans une salle de restaurant à couleur, plafond et capacité de sous-marin... De quoi évoquer le fameux repas du cher Boileau-Despréaux où

d'aucuns (1) malgré eux, l'un sur l'autre porté faisaient un tour à gauche et mangeaient de côte...

● Assister à l'assemblée générale. Menée tambour battant, par la grâce-appât d'une cassette-vidéo camescopée à Egulles en 1986 : rapports moral et financier... petites allusions à un certain besoin de retraite... distribution — aux notables collaboratrices et collaborateurs des "Bahuts du Rhumel" — de "bulletins d'honneur", en juste récompense à leur bénévolence...

Enfin, découverte attendrie de la susdite cassette, et retrouvailles, sur le petit écran, avec bien des visages aujourd'hui disparus.

● Ne pas être en retard dans les classes roulantes. Sans tableau noir ni craie, mais sous la microfêrulle d'enseignantes de charme, faisant — avec une pointe d'accent fleurant l'ail et la lavande — de la "leçon de choses" éclectique : bauxite, architecture papale, archéologie romaine, pétrographie provençale et platanus ordinarius à longévité bimillénaire sauf menace de quelque Sida cryptogamique.

● Pratiquer — après restauration gastronomique à stridulences de cigales et bourdonnement de guêpes — la digestion gymnique par ruelles pentues envahies de touristes...

● Ecarquiller les yeux — et savourer de légers frissons dans le dos — à la grand'messe technicolore de la cathédrale d'images...

● Retourner à la case départ, pour préparer une croisière rhodanienne vespérale...

Là, lâchement, le chroniqueur soussigné — ayant jugé avoir fait son plein de 55 ans de flash back — est parti vivre un autre demi-siècle de jeunesse chez les anciens élèves-aspirants de Cherchell.

D'où ce devoir de mathématiques à résoudre par l'arithmétique ou l'algèbre, au choix : sachant qu'un ex-potache, riche de 74... automnes, s'est rajeuni de 55 ans avec les lycéens et de 51 ans avec les ex-cherchelliens... trouver l'espérance de vie du capitaine...

Quant à vous, vieux, toujours vieux... chers vieux camarades qui avez continué à vieillir en restant à la maison, sachez combien vous avez perdu en ne participant pas à cette joyeuse restauration d'une galerie de vieux tableaux...

J. B.

1. Oui, on sait : Boileau disait " où chacun, malgré soi ", etc... mais chez nous, certains eurent la chance de disposer de banquettes moelleuses.

